

## PRÉHISTOIRE. ARCHÉOLOGIE ET TECHNOLOGIE

## ... ET ENCORE HISTOIRE

Lors de la création de notre Groupe d'Etudes préhistoriques et archéologiques, annoncés dans le dernier numéro de « POUNT », il avait été question d'ajouter le qualificatif « technologiques » à ceux indiquant les diverses disciplines auxquelles s'intéresse cet organisme. Par modestie, sans doute, ses fondateurs y ont renoncé. Et cependant, c'est presque exclusivement par le biais de la technologie que la préhistoire nous est accessible. Ce n'est donc pas par hasard que le maître incontesté de l'école française de technologie, le Professeur Leroi-Gourhan, l'auteur bien connu de « L'Homme et la matière », et de « Milieu et techniques », est avant tout un préhistorien.

Car si, pour employer le jargon des linguistes, il existe en technologie un point de vue « synchronique » qui est celui de la technologie comparée ou de la description des techniques actuelles, il existe aussi un point de vue « diachronique » qui est celui de l'histoire des techniques dont la base est la préhistoire.

En effet, si la plupart des groupes d'hominiens qui nous ont précédés n'ont laissé aucun vestige osseux, par contre, ils sont bien connus de nous par leur outillage en pierre taillée. L'évolution des techniques de fabrication de cet outillage peut être suivie pas à pas, sur des dizaines de millénaires, et des types communs d'industries lithiques ont pu être déterminés et retrouvés identiques, à quelques nuances près, aussi bien en Europe qu'en Afrique et en Asie tandis que les correspondances entre ces types technologiques et ceux des quelques mâchoires, crânes ou même squelettes entiers, découverts, restent souvent très approximatives et incertaines.

Nous avons vu d'ailleurs, dans le n° 4 de « POUNT », avec l'étude du « jouet-chameau », que ces techniques de la pierre taillée étaient encore vivantes de nos jours. Aujourd'hui cependant, nous présentons un nouveau gisement découvert par Pierre Chapelon où le jouet-chameau n'apparaît plus qu'épisodiquement et dont l'étude est purement préhistorique.

C'est une tout autre technique de la taille de la pierre pour en faire, cette fois-ci, non de l'outillage, mais des habitations, que met en évidence le caractère singulier du site archéologique de Handoga décrit par Luc Kern, avec ses gros parallélépipèdes de basalte entassés pour constituer des murs. Mais

nous quittons ici le domaine de la préhistoire pour entrer dans celui de la protohistoire qui est du ressort de l'archéologie.

Peut-être, nous l'avons déjà vu, ces prétendus « Galla » qui ont construit Handoga s'identifiaient-ils avec ceux qui guerroyaient contre les premiers Issa et dont nous a parlé Pierre Bertin, qui publie aujourd'hui la fin de son article sur les noms et surnoms avec de nouveaux éléments de son glossaire qui groupe maintenant cinq cent-vingt unités.

Mais pour en revenir à Handoga, l'intérêt d'un site archéologique de ce genre est qu'il révèle bien d'autres techniques que les sites préhistoriques : technique de la poterie dont, grâce à l'amabilité du Frère Claude Blanc, nous pouvons montrer une pièce complète reconstituée à partir de ses débris, mais encore et surtout, technique de l'habitation. Et ici la technique met en évidence un fait ethno-sociologique de première importance : l'orientation de certains de ces bâtiments faits de blocs de basalte taillés, et l'existence, apparemment assez nette, d'un mirhab sur l'une de leurs faces permet d'avancer, de façon très plausible, après Aubert de la Rüe, l'hypothèse selon laquelle ces populations étaient musulmanes. Car si la technologie ne s'identifie pas avec l'ethnologie dont elle n'est elle-même qu'une branche, il n'est pas de branche de cette dernière discipline qui ne présente un aspect technologique : il y a des techniques d'habitation, des techniques religieuses (si paradoxal que cela puisse paraître : on vient d'en voir un exemple), des techniques alimentaires et pharmaceutiques.

A ces dernières s'apparentent étroitement celles des toniques et des stupéfiants forts ou faibles dont tous les groupes humains utilisent quelques-uns : depuis le tabac, le thé, le café et le vin, jusqu'au très moderne et en même temps primitif dans ses origines, L.S.D., en passant par le bétel, la noix de kola, le hachich, l'opium et les feuilles de coca qui nous amènent, par leur présentation même, à parler du kâf, ce kâf dont les techniques d'utilisation et les effets désastreux ont été longuement décrits dans le n° 2 de « POUNT ». Cependant, le Docteur Charpin nous montre aujourd'hui que les ravages socio-économiques causés par la consommation du kâf sur lesquels l'accent a été mis jusqu'à présent, ne sont pas les seuls et que la chirurgie met en évidence bien d'autres ravages causés par l'abus de ces feuilles.

Nous avons vu que cette consommation du kât était le grand fléau des ports de la Mer Rouge au sens large. Mais le kât va plus loin : s'il est exact que les marchands de kât somalis font continuellement en « land-rover » l'aller et retour entre la frontière proche de Djidjiga, en Ethiopie, et la région d'Erigavo, dans l'Est de l'ex-Somaliland, pour apporter ici ces feuilles si désirées et si périssables, et que cet aller et retour est effectué en quarante-huit heures malgré l'état désastreux des pistes, c'est donc maintenant, de plus en plus, vers les côtes de l'Océan Indien que se répand le kât.

Cependant nous restons là dans le domaine du pays de Pount et c'est, en fait, sur l'ensemble des côtes de ce pays mystérieux que porte l'article du Commandant Labrousse sur les expéditions françaises en Mer Rouge au XVIII<sup>e</sup> siècle, expéditions qui ont donné, pour la première fois sans doute, à des Français l'occasion d'entrer en relations avec le Sultan de Tadjoura et de faire escale dans sa capi-

tale. Mais, à l'époque, comme de nouveau aujourd'hui malheureusement, il fallait bien traverser l'Océan Indien pour atteindre tant la Mer Rouge que l'Extrême-Orient. C'est d'ailleurs ce qui a amené la France, dès l'Ancien Régime, à multiplier sur les côtes et surtout les îles de l'Océan Indien, des « bases dispersées » qui sont restées des bastions avancés de la langue française, même si certaines d'entre elles ont été détachées depuis lors de l'ancienne métropole.

« POUNT » se propose d'ailleurs d'ouvrir de plus en plus ses colonnes à ceux qui voudront retracer l'histoire de cet Océan qui, bien avant d'être sillonné par les navires de MM. de la Merveille et Champloret le Brun, l'a été par tant de navires arabes ou malais, et dans lequel la « Corne de l'Afrique » s'avance très loin comme la proue d'un vaisseau.

POUNT.